

trigon-film

présente

ULTIMOS DIAS EN LA HABANA

Un film de Fernando Pérez
Cuba, 2016



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIAS

Florence Michel
romandie@trigon-film.org
Tél. 076 431 43 15

MATÉRIEL PHOTO www.trigon-film.org

Sortie Suisse romande: 6 décembre 2017

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Fernando Pérez
Scénario	Fernando Pérez, Abel Rodríguez
Montage	Rodolfo Barros
Image	Raúl Pérez Ureta
Son	Sheyla Pool
Décor	Celia Ledón
Production	Danilo Leon, José María Morales
Pays	Cuba
Année	2016
Durée	93 Minuten
Langue/ST	espagnol/f/d

DISTRIBUTION

Diego	Jorge Martínez
Miguel	Patricio Wood
Yusi	Gabriela Ramos
P4	Cristian Jesús Pérez
Clara	Coralia Veloz
Fefa	Carmen Solar
Miriam	Yailene Sierra
Polizistin	Ana Gloria Buduén

FESTIVALS

Berlinale Special 2017

Festival du film de Malaga 2017: Biznago de Oro au meilleur film latino-américain

SYNOPSIS

Tous deux quadragénaires, Diego et Miguel vivent au cœur de La Havane dans l'appartement sans confort qui appartient à Diego. Miguel gagne sa vie en faisant la plonge dans un restaurant privé. Il ne rêve que d'émigrer aux Etats-Unis. Il prend soin de Diego, malade du sida, qui lui, voudrait tant rester encore un peu pour jouir de la vie. C'est l'histoire d'une amitié insolite dans un Cuba en plein bouleversement. Une déclaration d'amour nostalgique à la capitale et à ses habitants.

RÉSUMÉ DU FILM

Diego et Miguel, qui ont dans les 45 ans, vivent dans l'un de ces appartements délabrés des *solares*, les grand immeubles coloniaux du centre de La Havane. Le confort est un mot étranger, on vit au jour le jour. Mais l'état des murs n'empêche pas d'avoir sa sphère intime ni, surtout, sa dignité. Miguel apprend l'anglais parce qu'il espère obtenir un visa pour les Etats-Unis. Diego doit rester alité, éprouvé par le sida. Mais cet homme affaibli tente de garder sa vitalité et son humour tandis que Miguel mène une petite vie triste. Diego libère toute l'énergie qui lui reste dans la parole et affirme haut et fort son homosexualité, alors que Miguel semble n'avoir plus aucun désir et se mure dans le silence. Dissemblables au possible, une amitié profonde, secrète, les lie pourtant et Miguel soigne, nourrit Diego, essayant de satisfaire ses moindres désirs.

Lorsque l'état de Diego se détériore, sa toute jeune nièce enceinte Yusi apporte de l'air frais dans l'appartement: elle a besoin d'un endroit pour vivre pour elle-même, son amoureux et l'enfant à venir. Sans oublier ses nombreux animaux de compagnie. Yusi annonce la couleur: elle espère reprendre l'appartement après la mort de Diego.

On peut voir dans le nouveau film de fiction de Fernando Pérez une parfaite continuité avec ses œuvres antérieures car La Havane est sa patrie, le désor de ses histoires. La ville a envoûté Fernando Pérez, qui nous envoûte à notre tour. Rester ou partir? C'était déjà une question centrale dans d'excellents films des années 1960 à Cuba. Fernando Pérez est de ceux qui ont décidé de rester, du moment qu'en tant qu'artiste renommé, il a toujours pu voyager librement. Tout en disant son amour pour son pays, il observe une société qui ne bouge presque plus bien qu'elle doive sans cesse s'adapter à de nouvelles situations: une société flexible, inventive, qui cultive le système D.

BIOGRAPHIE DE FERNANDO PÉREZ

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE



2016 ULTIMOS DIAS EN LA HABANA
2014 LA PARED DE LAS PALABRAS
2010 JOSE MARTI: EL OJO DEL CANARIO
2007 MADRIGAL
2003 SUITE HABANA
1998 LA VIDA ES SILBAR
1994 MADAGASCAR
1990 HELLO HEMINGWAY
1987 CLANDESTINOS

Né en 1944 à La Havane, Fernando Pérez a commencé en 1962, pendant ses études de commerce et de russe, à travailler comme assistant de production et traducteur à l'Institut de cinéma cubain (ICAIC), comme critique de cinéma pour le magazine Cine Cubano et d'autres publications, et comme animateur de débats sur le cinéma. Il a ensuite obtenu, en 1970, un diplôme en langues et littérature à l'université de La Havane.

De 1971 à 1974, il a travaillé comme assistant de réalisateurs, notamment Tomas Gutiérrez Alea et Manuel Octavio Gomez, tout en enseignant le russe à l'Institut pédagogique Anton Makarenko. De 1974 à 1984, il a réalisé plusieurs documentaires primés dans de nombreux festivals et travaillé sous la direction de Santiago Alvarez au sein du département des actualités filmées de l'ICAIC. Il a réalisé son premier long métrage de fiction en 1987: LA VIDA ES SILBAR a été primé aux festivals de Sundance, Berlin et Rotterdam.

En 1982, Fernando Pérez a reçu le Premio Casa de las Americas pour son livre «Corresponsales de guerra», décrivant la lutte des jeunes cinéastes contre Somoza au Nicaragua. Il a également été nommé professeur d'histoire du cinéma à l'Université de La Havane et à l'École internationale de cinéma de San Antonio de Los Baños. Fernando Pérez ne s'intéresse pas à simplement illustrer la réalité, il incorpore à ses films des éléments surréalistes. Son féérique LA VIDA ES SILBAR a été un très grand succès public, plus de 120 000 personnes l'ont vu rien qu'en Suisse.

INTERVIEW DE FERNANDO PÉREZ

La seule personne qui respire encore la joie de vivre dans le film est un malade qui sait qu'il va mourir. Pour pouvoir encore rire à Cuba, faut-il n'avoir plus rien à perdre?

Non, pas du tout. Le personnage de Diego, le malade qui doit vivre dans son lit, illustre un de nos traits de caractère typiquement cubains: nous faisons des blagues et rions même quand il n'y a vraiment plus de quoi rire. Mais développer face à la mort une sorte d'humour noir et vouloir vivre pleinement, même si l'on a plus la force de le faire, ce n'est probablement pas seulement cubain, mais profondément humain.

Diego est homosexuel, Miguel n'a qu'un désir: quitter l'île. Depuis le film FRESA Y CHOCOLATE (1993) de Tomas Gutiérrez Alea, les thèmes de l'homosexualité et de l'émigration sont omniprésents dans le cinéma cubain. Pourquoi?

Depuis la Révolution de 1959, l'émigration est une question récurrente. Environ trois millions de personnes ont quitté le pays; l'exode est massif et ne se tarit pas. Presque chaque famille cubaine est concernée. Ce déchirement est une grande et silencieuse tragédie avec laquelle nous devons presque tous vivre au quotidien. Le thème est inépuisable et de nombreuses histoires restent à raconter. Notre politique et nos médias traitent du sujet avec des chiffres abstraits, sans jamais parler jamais des causes ni des vrais drames qui se cachent derrière. C'est un tabou aujourd'hui encore.

Pareil pour l'homosexualité. Le sujet a longtemps été un tabou absolu, les homosexuels étaient discriminés, poursuivis et même emprisonnés. FRESA Y CHOCOLATE a été le premier film à parler de cette question complètement censurée dans notre société machiste. Ça a été un succès mondial et à Cuba, le film a permis à un gros abcès d'éclater.

Depuis, le sujet est en effet présent dans de nombreux films cubains - parfois peut-être de manière superficielle et sensationnaliste, au point qu'aujourd'hui certains disent: "Non, je vous en prie, pas encore une histoire de gays ou de travestis!" Le scénario de ÚLTIMOS DÍAS EN LA HABANA date d'il y a plus de six ans et est resté longtemps en veille. Quand je l'ai repris, mon co-auteur m'a dit: "Fernando, laissons tomber." Mais j'aimais l'histoire. Parce que ce n'est pas un film sur l'homosexualité, mais sur l'amitié et la manière dont celle-ci peut être plus forte que tous les problèmes et les différences possibles. L'homosexualité de Diego est simplement représentative de la différence et de la façon dont nous traitons, à Cuba, les gens différents qui pensent autrement - dans une société soit-disant si avancée et révolutionnaire, en réalité devenue à bien des égards conservatrice, dogmatique et intolérante.

Vos films précédents parlent de problèmes cubains avec toujours une note d'espoir. Il n'en reste pas beaucoup dans celui-ci. Cela reflète-t-il le climat de Cuba ou votre état d'esprit personnel?

Les deux. De nombreux spectateurs me disent que c'est mon film le plus triste et aussi le plus critique. Comme cela vient d'une partie de mon public, je dois l'accepter. Mais je n'ai pas fait le film avec un sentiment pessimiste. Je ne suis ni pessimiste, ni optimiste. J'essaie de voir la vie de manière réaliste: la vie a de multiples facettes, elle est toujours en mouvement. Il ne s'agit pas de juger les gens et ce qu'ils font, mais de les comprendre. Pourquoi ils sont ce qu'ils sont, pourquoi ils agissent comme ça. Et cela a toujours à voir avec les circonstances dans lesquelles les gens vivent. J'aime tous les personnages de mon film. Et même si leurs histoires se terminent tristement, je voudrais que le public ressente aussi de l'amour pour ces personnages, ou du moins de l'empathie. Chaque personnage a aussi des traits de caractère nobles. J'ai 72 ans et je peux dire que je trouve toujours cette noblesse au quotidien dans chaque être humain, pas seulement dans les habitants, mais aussi dans ma ville de La Havane, même si elle s'est tellement dégradée. Mais c'est comme ça, ces dernières années les conditions de vie de la majorité des Cubains sont devenues beaucoup plus difficiles. Nombre de valeurs et aussi une certaine morale, qui comptaient il y a 15 ou 20 ans, ne sont plus que relatives.

La vie à La Havane est-elle si dure que ce soit du pareil au même pour un plongeur dans un restaurant, un chauffeur de taxi ou un prostitué?

En effet, cela ne fait plus de différence pour beaucoup de monde. La difficile lutte quotidienne pour tenter de joindre les deux bouts a quasiment fait disparaître de nombreuses valeurs morales dans une grande partie de la société. Professeur d'université, chauffeur de taxi, institutrice, gigolo ou un homme d'affaires, tous ne se préoccupent que d'une chose: garder la tête hors de l'eau. Comment, ce n'est pas le souci principal. J'ai réalisé cela quand je cherchais les lieux de tournage à Centro Habana, le cœur de la capitale.

Nous avons visité plus de vingt «solares», ces gigantesques maisons coloniales que les Cubains au fil des décennies ont transformées en labyrinthes, à cause de la crise du logement, et où des dizaines, voire des centaines de personnes vivent ensemble dans un espace confiné. Ce qui les unit, c'est la lutte quotidienne pour la survie, c'est presque le plus grand dénominateur commun, plus important que la politique et l'origine des gens. Tout le monde parle à tout le monde, on fait des affaires, on s'entraide. Il est tout à fait normal que le travesti en train de se maquiller dans la cour intérieure parle avec un ingénieur et lui demande de lui agraffer son soutien-gorge.

Ou qu'un policier achète de la viande ou quoi que ce soit au marché noir, que l'infirmière passe chaque jour voir la grand-mère alitée et lui procure des médicaments du marché noir. C'est une grande pagaille colorée que je ne veux pas du tout enjoliver. Mais dans ces «solares», l'égalité et la fraternité sont toujours fortes.

L'égalité créée non pas par le socialisme, mais par le besoin?

Oui, certainement plus par le besoin que la Révolution a provoqué que par les nobles idées fondamentales du socialisme. Ce besoin a rendu les gens plus ouverts, c'est contradictoire, mais c'est ainsi. J'essaie de le montrer dans mes films, sans juger ni accuser. La vie dans ces «solares» est un excellent outil car c'est là que se trouve le véritable baromètre de la société cubaine. Ce n'est ni dans la politique ni dans nos médias, dont le discours est très éloigné de la réalité.

Vos films sont en fait des études sur «la cubanidad», la cubanité. Comment, en quelques mots, décririez-vous le Cuba d'aujourd'hui et «le Cubain» à un Européen?

Impossible, parce que je devrais le réduire et le simplifier considérablement, et tomber dans les stéréotypes habituels: nous les Cubains, nous sommes joyeux, grands danseurs et nous aimons boire du rhum, les hommes sont de vrais étalons, les femmes merveilleusement belles. Je suis tout le contraire: plutôt mélancolique que joyeux, je ne sais pas danser, je ne bois presque pas d'alcool, et plutôt du whisky que du rhum. Mais je suis et je me sens à 100% cubain. Je le dis dans les termes du plus important anthropologue et ethnologue cubain, Fernando Ortiz (1881-1969, *ndlr*), qui a étudié et décrit comme nul autre notre histoire et notre société: être cubain, c'est un sentiment. Tellement varié qu'il est impossible de le décrire en quelques mots. J'essaie avec mes films de le raconter avec des personnages, des images et des sons.

Comment les Cubains, et vous-même dans vos films, créent-ils cet équilibre permanent entre tristesse et humour, entre désillusion et légèreté, avec une blague pour chaque problème?

C'est très typique des Cubains, un trait de caractère fortement ancré. Je ne sais ni d'où ça vient, ni pourquoi. C'est simplement en nous. Si vous voulez, c'est une sorte de fatalisme qui a sûrement à voir avec l'histoire de Cuba, le colonialisme, notre mélange d'Espagnols et d'Africains, et aussi avec notre proximité et notre relation ambivalente avec les Etats-Unis. Cuba a toujours été un jouet de grandes puissances, cette tendance à ne rien prendre au sérieux vient peut-être aussi de là. Après tout, l'humour est aussi une stratégie de survie.

Ce réflexe de transformer chaque problème en plaisanterie, est-ce une expression de l'impuissance qui règne à Cuba, parce que la «Révolution», c'est-à-dire l'État central, est responsable de tout et que les gens ont le sentiment qu'ils ne peuvent rien changer eux-mêmes?

L'humour est certainement une bonne soupape dans ce système politique où nous vivons depuis près de 60 ans, mais ce trait de caractère cubain est beaucoup plus ancien que la Révolution. Pour mon avant-dernier film sur José Martí, qui se déroulait au 19^e siècle, j'ai lu des journaux de l'époque et je me suis dit que leurs propos sur La Havane, sur la politique et la vie quotidienne étaient exactement comme ceux d'aujourd'hui. La manière et le ton des articles et commentaires de l'époque étaient comme les nôtres aujourd'hui: plein d'humour, de sarcasmes et de clins d'œil.

Nous les Cubains prenons volontiers ce qui est grave à la légère, nous nous moquons de tout. Nous préférons rire que pleurer. Avant de réfléchir sérieusement à la façon de résoudre un problème, il nous vient d'abord une blague ou un dicton bien pourri. En cela, nous sommes de vrais maîtres et terriblement créatifs. Un peuple d'humoristes. Les deux mots avec lesquels nous le décrivons sont «el choteo» (paraphrase) et «el relajo» (farce). Ces mots très anciens appartiennent au répertoire standard quotidien.

Certains de vos films, dont ÚLTIMOS DÍAS EN LA HABANA, me rappellent cette phrase d'un ami bouquiniste: Cuba est un pays qui éveille des rêves et les anéantit.

Une belle phrase presque littéraire – et tout à fait fidèle à notre pays. Mon domaine, cependant, ce n'est pas les mots, mais les images. Prenons La Havane comme exemple: quand vous marchez dans les rues, vous devez reconnaître que la ville est dans un état terrible. En même temps, dans cette désintégration générale, vous rencontrerez partout des gens qui expriment une vitalité contagieuse. Donc La Havane vit et pétille d'une énergie explosive - tant en bien qu'en mal.

Je suis allé dans beaucoup d'autres villes du monde où tout est propre et fonctionne bien, mais qui ne rayonnent pas de cette dynamique de La Havane. Pour moi Cuba, malgré son état lamentable, est toujours une terre qui éveille des rêves, et oui, une terre où de nombreux rêves se fracassent contre la dure réalité. Exceptionnellement, je vais généraliser: le Cubain est un rêveur. Cuba vit de rêves: des rêves que l'on espère encore réaliser; des rêves perdus; des rêves qui ont échoué et que l'on ne veut pourtant pas abandonner; des rêves qui reviennent.

Vous-même avez défini Cuba comme «un rêve possible». Lequel?

Le rêve d'un monde meilleur, plus juste. La Révolution cubaine a longtemps signifié ce rêve, mais plus aujourd'hui. Les gens, ici, ont d'autres besoins, d'autres aspirations et souhaits, le rêve n'est pourtant pas mort. Il continue à vivre et reviendra un jour, à Cuba aussi. Je voudrais bien, naturellement, encore voir cela, le vivre et le filmer. Mais je ne connaîtrai très vraisemblablement pas ce bonheur. Eh! bien, où que je sois, je suis persuadé que d'une certaine manière, je le verrai.

Vos films sont-ils des fictions sans fiction?

C'est en tous cas mon intention. Ce serait beau que j'y arrive. A chaque film je m'efforce de m'en approcher. Un cinéaste cubain m'a dit un jour: à Cuba, la réalité a dépassé toute fiction, ce qui rend difficile de raconter des histoires qui n'aient rien à voir avec la vie quotidienne. La réalité, spécialement la nôtre ici à Cuba, est beaucoup plus délirante, plus significative et plus folle que notre imagination. Je ne cherche jamais des idées dans ma tête, je sors dans la rue et trouve tout ce dont j'ai besoin pour mes films.

J'ai observé chaque scène de ÚLTIMOS DÍAS EN LA HABANA telle quelle, ou presque, dans la réalité, ou moi-même vécue. De nombreuses scènes sont documentaires, nous sommes sortis et avons filmé. Souvent, je n'ai pas besoin de personnages secondaires, nous tournons directement avec les gens de la rue.

Vous avez dit que la ville est une obsession pour vous. Pourquoi?

La Havane est ma vie. J'y suis né, ici j'ai aimé et désaimé, j'ai eu mes illusions et mes désillusions, vécu mes espoirs et mes déceptions. La Havane est tout ce que je suis et qui me constitue. C'est un sentiment au-delà des mots qui me relie à cette ville. Bien que je voyage beaucoup, que j'aime découvrir d'autres pays, d'autres villes et d'autres réalités, à chaque fois que je suis loin d'elle, La Havane me manque. Ou j'ai l'impression que je manque à La Havane. C'est ma patrie, je n'en ai pas d'autre. Je ne suis nulle part aussi créatif que dans cette ville.

Entretien réalisé par Niels Walter à La Havane